

L'Unique,
Maria Casarès

Anne Plantagenet

L'Unique,
Maria Casarès



© Éditions Stock, 2021

© À vue d'œil, 2021, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0477-9

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

LES VULGAIRES PARLENT
L'UNIQUE RESTE

Albert Camus à Maria Casarès,
18 juin 1957

Elle, c'est Maria Casarès.

Elle habite là, 148 rue de Vaugirard, elle porte un ciré noir et un petit chapeau flambant neufs, ses longs cheveux sombres sont lâchés sur ses épaules. Elle rentre chez elle et marche vite sur le trottoir qui longe l'hôpital Necker-Enfants malades. Combien de fois par jour, combien de fois depuis bientôt vingt-quatre ans, entend-elle ces deux mots, *enfants malades*, qui enserrant l'immeuble où elle vit et ne devraient pas aller ensemble, son immeuble comme une presqu'île saillant sur le centre hospitalier, elle ne compte pas. Ces mots sont parmi les premiers qu'elle a appris en français quand la guerre et l'exil l'ont chassée d'Espagne

et poussée jusqu'à Paris, ça aurait pu être Val de Grâce, Jardin des Plantes, Carreau du Temple, maintenant elle sait qu'il existe même dans cette ville une rue de Paradis et une autre de la Fidélité, mais c'est à cet endroit du 15^e arrondissement qu'elle est arrivée en 1936, au milieu de mots étrangers et d'enfants malades, *niños enfermos*, à cet endroit du monde qu'elle s'est arrêtée et qu'elle est toujours.

C'est la fin d'une journée *chargée, stérile et étrangement bousculée*, écrira-t-elle des années plus tard dans son autobiographie. Maria Casarès revient de la Maison de la Radio où elle enregistre l'après-midi *Macbeth* avec Alain Cuny, dans la version française de Louis Jouvet ainsi que dans *toutes les langues*, elle est désormais polyglotte, mais aujourd'hui les techniciens étaient

en grève et ils ont passé des heures à attendre dans le studio, pour rien. Une lionne en cage, fumant cigarette sur cigarette. À la fin elle avait les nerfs complètement à vif. Enfant déjà, choyée, gâtée, surprotégée, petite bourgeoise élevée comme une princesse, pas enfant malade, Maria était en proie à ces colères extravagantes, ces pertes de contrôle que son père seul, d'un regard, d'une attitude, savait désamorcer, son père, cette intelligence supérieure. *Il faut qu'elle calme ses nerfs*, ont dit ses professeurs quand elle s'est présentée la première fois au Conservatoire et s'est fait recalier à l'unanimité, et aussi *elle parle le français comme une vache espagnole*. Elle a demandé à Cuny de la déposer place Cambronne, elle avait besoin de s'aérer et de se dégourdir les jambes, Cuny qui gueule, aboie,

braille au micro à lui *crever le tympan*, comme elle l'a confié dans une de ses dernières lettres, mi-décembre, à Camus, à qui elle dit tout, presque tout. Elle a descendu le boulevard Garibaldi mais, au lieu de prendre Pasteur pour rejoindre Vaugirard, elle a tourné rue de Sèvres, longeant l'hôpital Necker-Enfants malades, afin d'entrer dans sa rue par le boulevard du Montparnasse. De là, même de loin, on voit son bel immeuble haussmannien, majestueux, imprenable, plus haut que tous les édifices autour, et le 6^e étage, avec ses innombrables fenêtres et son balcon filant, le sien, son *pigeonnier*, chez elle.

Bien qu'il fasse plutôt doux pour la saison, le ciré et le chapeau ne sont pas adaptés à ce début janvier, ils conviendront mieux, parfaitement, à Camaret-sur-Mer, où Maria aime

aller en août après Avignon dont elle supporte mal la fournaise, *une Espagnole qui déteste la chaleur et adore la Bretagne, on aura tout vu*. Elle les porte quand même, fièrement, avec défi, et personne ne lui fera entendre raison, *une Espagnole du Nord, de l'océan, de Galice*, ce sont des cadeaux qu'elle a eus à Noël, des cadeaux de Camus. *Joyeux Noël, mon cher amour ! Je ne pourrai te téléphoner sans doute, mais si j'ai un moment de solitude je le ferai. Sois belle et heureuse, avec le beau visage illuminé que j'aime. Et n'oublie pas ton compagnon, qui entrera, invisible, au banquet (s'il y en a un) et te tiendra doucement la main, ma chérie*. Dans quelques jours, une vague de froid glacial, courte mais intense, s'abattra sur le pays, avec des gelées généralisées, de la neige,

des températures spectaculairement négatives, -12 degrés en région parisienne, et Maria ne portera plus son ciré. Mais pour l'heure, elle s'est fait la promesse de le garder jusqu'au retour de Camus, ce soir, cette nuit, demain, elle ne sait pas exactement. Il doit l'appeler. C'est pour cela peut-être qu'elle marche vite. Peut-être pas.

Elle ne veut pas être abordée, interpellée, identifiée, poursuivie par des chasseurs d'autographes, des admirateurs, pire, des admiratrices, ce sont les femmes qui lui écrivent les lettres les plus enflammées et se montrent d'une impudeur inouïe quand elles lui adressent la parole à l'entrée des artistes. Ni accostée par qui que ce soit. Une femme brune, frêle et seule, encore jeune, avançant à petits pas pressés, courant presque, sur un trottoir.

En Espagne, les hommes sifflaient et émettaient des commentaires bruyants au passage d'une silhouette féminine, cela faisait partie d'une représentation publique dont Maria connaissait et acceptait les rôles quand elle vivait là-bas, en Algérie aussi d'après Camus qui est *passionné et parfois injuste* comme un Espagnol, mais en France, à Paris, où tout est plus insidieux et répond à des codes qu'elle n'est pas toujours sûre de comprendre, elle est farouche, maladivement timide, et préfère que, dans la rue, on lui fiche la paix. La plupart du temps, c'est le cas. En cette toute nouvelle année, nouvelle décennie, Maria Casarès est une actrice de cinéma qu'on a vue notamment chez Carné, Bresson, Cocteau, au côté de Gérard Philipe ou de Jean Marais, elle apparaît régulièrement dans des

reportages ou émissions à la télévision, en photo dans les magazines, on connaît son menton pointu, ses cheveux de jais, sa taille de guêpe, mais c'est avant tout une comédienne de théâtre. TNP. Jean Vilar. Une voix sombre, grave. Un corps en mouvement, un corps réceptacle que les images n'arrivent pas à fixer. Rarement belle, sauf sur les clichés qui saisissent l'éphémère vérité des planches, absente d'elle-même. Tragédienne. Intimidante. Fascinante. Dure. Souvent vêtue de noir. *Passionnée et parfois injuste*. Phèdre. Marie Tudor. Dans *Orphée*, à vingt-huit ans, elle était la Princesse, incarnation de la Mort.

Depuis ce matin, ses mains tremblent, ses mains *malhabiles*, bonnes à rien aujourd'hui sinon à lui rappeler ses fameux nerfs incoercibles, à lui exposer sous les yeux une tache

visible d'elle seule, impossible à effacer. Lady M. *L'enfer est sombre*. Si son père était là. Son père, Santiago Casares Quiroga, plusieurs fois ministre, dernier président du Conseil de la République espagnole jusqu'au coup d'État dirigé par Franco le 18 juillet 1936, accusé selon la version officielle, que réfute en bloc sa fille, d'avoir refusé d'armer les ouvriers, incapable de gérer la situation, son incompetence responsable du déclenchement de la guerre civile. Mort en exil quatre ans après sa femme, en 1950, désavoué, réprouvé, l'année d'*Orphée*. Orpheline. Cette douleur qui ne pliera jamais. Son père est mort dans sa chambre, que Maria lui avait laissée à la fin, dans son lit. Elle n'a pas peur des fantômes. Les fantômes peuplent la Galice et les contes de son enfance, ils font partie de la vie au même titre que les